

Chapitre C : QUELQUES VIRTUALITÉS FUTURES

L'actuelle mutation que l'on décèle dans les communications humaines, si on y regarde superficiellement, paraît être un changement dans les structures. Une masse humaine gigantesque et sans cesse croissante sur toute la terre est annexée par un appareil de mass media qui la programme par ses discours irradiés amphithéâtralement. Toute structure permettant un vrai dialogue qui subsiste encore est en passe d'être dissoute. Le bavardage du dialogue-réseau qui transforme toute information reçue en opinion publique éteint tout effort créatif dans le processus de communication. Les discours progressistes de la science et de la technique crachent un flot toujours plus abondant d'informations par dessus les têtes de l'humanité massifiée, mais cette information n'irrigue pas des dialogues créatifs: elle nourrit les appareils qui programment la masse. Ceux qui

participent à la production de l'information sont des spécialistes et sont eux-mêmes programmés par les couperets des mass media. Mieux l'appareil fonctionne, plus il devient autonome des décisions externes, car la rétroaction entre les informations irradiées et l'opinion publique renforce automatiquement ce fonctionnement. La tendance qui semble prévaloir va dans le sens d'une société de masse totalitaire au sein de laquelle la vie deviendra de plus en plus solitaire.

Ce type d'analyse de notre situation est devenu habituel. Sans doute est-il justifié. Mais le présent essai tend à montrer que c'est là une approche insuffisante. Dans sa première partie nous avons examiné quelques uns de ses aspects et sommes arrivés à la conclusion que l'on ne saurait appréhender l'essence de la révolution actuelle si l'on ne tient pas compte du changement intervenu dans nos codes. C'est pourquoi la seconde et la troisième partie de l'essai ont été consacrées à une analyse préliminaire et insuffisante de certains codes par lesquels nous sommes informés et programmés.

Le résultat de cet examen peut être résumé sous le titre : « déclin et chute des codes linéaires, et ascension d'un type de codes composés d'images d'un type nouveau ». On pourrait mettre en doute la pertinence de semblable analyse. Est-ce là un moyen d'appréhender la crise de façon efficace ? Le fait que l'alphabet soit devenu moins important que jadis en tant que support d'information (s'il s'agit d'un fait) ne paraît pas avoir l'importance comparable à celle des mass media qui nous programment. Le fait que nous soyons exposés à une quantité

plus grande d'images que nos parents ne paraît pas être un événement comparable en importance avec le fait que nous ne pouvons plus dialoguer à leur manière. On pourrait donc dire : une analyse des codes est assurément intéressante mais elle ne saurait être utilisée qu'en guise de complément à une analyse des structures de la communication, si ce qui nous intéresse c'est de comprendre la nature de notre crise.

Le présent essai c'est efforcé de montrer que c'est là une opinion erronée. Il a tenté de suggérer que le changement de codes entraînait une mutation profonde. En fait, que nous sommes actuellement les témoins et les participants d'une transformation qui, par sa radicalité, ne peut être comparée qu'à celle qui a promu l'Histoire. Que le passage du code linéaire à un code de nouveau type est une re-programmation totale de l'existence humaine, comparable à celle provoquée par l'invention de l'écriture. Il est vrai que si l'on se borne à concentrer l'attention sur les événements les plus évidents autour de nous on peut ne pas se rendre compte de ce tremblement de terre, mais c'est précisément pourquoi il faut concentrer l'attention sur cet aspect plus profond. En résumé : le présent essai veut montrer qu'il est vain de vouloir modifier quoi que ce soit aux présentes structures de la communication (la TV, la presse, les écoles, les partis politiques, etc.) avant d'avoir compris quel type d'informations et de programmes elles véhiculent.

Il est bien plus facile de prétendre que nos programmes sont radicalement différents de tous ceux qui les ont précédé que de prouver une telle prétention aussi extravagante. Une

prétention qui affirme que nous pensons, ressentons, évaluons et agissons de manière radicalement différente de celle de toute autre génération précédente. Est-il vraiment sûr qu'un nouvel homme et une nouvelle société soient en train de se constituer ? Nous rapprochons-nous effectivement d'une fin de l'Histoire dans le sens que le présent essai a donné à cette expression ? Y a-t-il réellement une tendance vers l'abandon de la science, de la technique, de l'art, de la politique, et peut-on réellement observer des catégories nouvelles pour remplacer tout cela ? Le présent essai, spécialement dans sa troisième partie, s'est efforcé de réduire le caractère extravagant d'une telle prétention, en présentant quelques observations faites au sein de l'actualité. Nous en avons tiré la vision suivante : la crise que nous connaissons peut être observée de deux points de vue communicologiques. D'un l'un de ces points, on voit ce qui se passe de l'endroit où l'on se trouve, et de l'autre on voit à travers ce qui se passe à l'endroit où l'on se trouve : le premier considère la crise comme événement externe, le second comme bouleversement de notre façon d'être. Sans doute ces deux points de vue ne peuvent pas être isolés l'un de l'autre. Dire que la civilisation est une production humaine implique que l'homme soit un produit de la civilisation, et dire que les cordelettes du filet des communications relient les hommes implique que les hommes soient les nœuds de ce filet. Il n'est pas moins vrai que si nous assumons le point de vue qui révèle comment notre crise saisit chacun d'entre nous aux entrailles, nous pourrions accéder plus directement à sa compréhension.

Si nous nous plaçons à ce point, nous découvrons que nous ne sommes pas programmés pour vivre dans le présent de façon convenable, c'est pourquoi nous ne le comprenons pas. La plupart des symboles qui nous entourent ne sont pas déchiffrables. D'autre part, un grand nombre des informations dont nous disposons n'a aucun rapport avec la situation où nous sommes. La raison en est que la plupart des symboles qui nous entourent sont des images, et la plupart des informations dont nous disposons sont des textes. Par conséquent notre environnement est devenu inconcevable pour nous, et nos informations disponibles sont devenues inimaginables. Nous avons en effet deux programmes : l'un nous permet de concevoir le monde, et il est codé en lignes, et l'autre est codé en techno-images, mais il ne nous permet pas d'imaginer quoi que ce soit. Notre crise est une sorte de guerre civile menée au sein de notre programme entre des codes linéaires et les codes techno-imaginaires, et le résultat en est que nous ne pouvons plus imaginer ce que nous concevons, ni concevoir ce que nous imaginons. Le monde est devenu à la fois inimaginable et inconcevable.

Si nous projetons cette expérience interne sur notre environnement nous découvrons que les deux situations se reflètent l'une l'autre. Nous découvrons alors l'explication d'une série de comportements étranges chez nous et chez les autres. Exemple : pourquoi nous comportons-nous si différemment selon que nous nous trouvons en face de la TV ou dans un laboratoire de chimie ? Ou, pourquoi nous comportons-nous à l'entrée d'un cinéma si différemment que nous nous comportons pendant une

réunion ? L'explication : il y a des situations dans le présent qui sont toujours codées linéairement, et dans lesquelles la raison conceptuelle, historique, fonctionne, et d'autres pour lesquelles ce n'est plus le cas. Dans les premières nous nous comportons conformément aux informations dont nous disposons, dans les secondes nous ne le faisons pas, parce que nous ne sommes pas programmés pour elles. Nous ne disposons pas de ce que cet essai a appelé la « techno-imagination ».

Mais ce n'est pas cela qui compte. Ce qu'il y a au cœur de notre crise, c'est que dans les situations pour lesquelles nous ne sommes pas programmés nous nous comportons d'une façon qui nous empêche de jamais les déchiffrer, saisir le programme. Nous agissons de la sorte, parce que nous ne voulons pas les déchiffrer, les mass media nous manipulent, parce que nous voulons être manipulés, non parce que certains intérêts cachés les utilisent contre notre volonté avec une habileté trans-humaine. Si nous désirons être manipulés, c'est parce que nous redoutons qu'en appréhendant la situation nous risquions de perdre notre façon d'être. Si nous permettons aux techno-images de nous conditionner, c'est que nous craignons de perdre la « raison » par leur déchiffrement. Nous n'osons pas faire le bond qu'il faudrait de la pensée conceptuelle à la techno-imagination.

Nous sommes donc une proie facile pour ceux qui désirent manipuler les masses, puisque nous sommes d'accord avec eux. À quoi bon les accuser ? Ils sont, eux-mêmes, victimes du même programme. Ils nous manipulent, parce qu'ils sont programmés pour le faire. La relation historique

« maître-esclave » ne s'applique plus au présent. Les catégories historiques, politiques, n'opèrent plus. Il n'y a plus de dialectique entre l'opresseur et l'opprimé, et nous ne pouvons pas nous libérer de l'oppression exercée par les appareils en éliminant ses opérateurs. Ceci devient évident si nous considérons hypothétiquement la destruction des structures actuelles.

Il n'y a pas de difficultés à les détruire ni à les changer. Il n'y a pas de difficultés insurmontables, ni techniques, ni politiques, ni économiques. Les structures dans lesquelles nous nous trouvons sont toutes flexibles et peu coûteuses. Aucune difficulté technique n'interdirait de transformer le système TV en appareil qui fonctionne dans les deux sens comme le téléphone, et l'opposition politique et économique à un tel changement serait faible s'il existait la volonté de le faire. Modifiée de la sorte, la TV deviendrait un puissant outil au service d'un dialogue démocratique cosmique. Mais un tel changement exigerait une révision de nos conceptions en matière de décisions et d'actions, c'est-à-dire de politique, dont nous sommes incapables. Il entraînerait l'abandon de concepts comme celui de « nation », de « classe » et de « culture historique ». Il entraînerait aussi l'abandon de l'usage actuel de la TV, tellement satisfaisant. Il nécessiterait le recours à une techno-imagination qui nous dépasse et que personne ne désire mobiliser. Ce ne sont donc pas des difficultés techniques, économiques ou politiques qui empêchent qu'on change l'oppression que la TV exerce sur nous, et ce ne sont pas les opérateurs qui nous empêchent de la modifier : nous ne voulons pas le faire.

Il n'y a pas de difficulté insurmontable, ni technique, ni politique, ni économique à opposer au projet de transformer les écoles primaires en ce qu'on appelle les cinémas dialogiques, dans lesquels les pellicules permettent une réaction. Il y a dans le monde (surtout dans le tiers monde) plus de cinémas que d'écoles. La production de films ouverts au dialogue est moins chère que la formation des instituteurs, et les ordinateurs de programmation de tels films existent déjà. Des telles écoles seraient des outils pour une véritable politisation cosmique, et elles constitueraient un réseau mondial pour une collaboration culturelle à tous les niveaux. Mais cela entraînerait l'abandon de toutes les catégories historiques d'enseignement, surtout de la distinction entre formation et information, l'abandon de la distinction entre culture scientifique et humaniste, de la distinction entre l'art et la politique, et l'abandon de la notion de souveraineté. Ce n'est pas parce qu'un tel changement serait favorable ou défavorable au néo-impérialisme qu'il n'est même pas envisagé. Mais parce que personne ne dispose d'assez de techno-imagination pour en visualiser le projet et les conséquences.

Voilà deux exemples probants de la souplesse de nos structures de communications. On pourrait aisément en énumérer d'autres tout aussi flagrants. Ils permettent de démontrer que la véritable difficulté pour surmonter la crise vient de l'audace que réclame le bond à faire pour passer de la pensée historique à la pensée post-historique; non de la résistance que l'appareil oppose à nos efforts de libération. La souplesse des structures

dominantes est cachée à nos yeux à cause de notre incapacité à oser imaginer ce qu'on pourrait en faire. C'est pourquoi ces structures nous paraissent être rigides. L'infantilisme généralisé, l'idiotisation qui résulte de la rétroaction entre l'irradiation et le dialogue-réseau, entre les mass media et l'opinion publique, nous empêche de voir à quel point il serait facile de faire tomber la barrière entre la culture élitaire et celle des masses. Les spécialistes qui connaissent la souplesse des appareils parce qu'ils opèrent dedans, et qui savent que ces appareils peuvent fonctionner très différemment sans grand chargement, se révèlent incapables de faire passer cette connaissance du domaine de leur spécialisation dans un domaine plus vaste. Un photographe sait que le code qu'il utilise est riche de potentialités cachées que l'on est loin d'avoir épuisées, mais il est incapable de voir que ces potentialités peuvent être appliquées dans les domaines de la politique et de la science. Un cinéaste sait que la manipulation de son code est loin d'avoir livré tous ses secrets, mais il est incapable de voir les applications que l'on pourrait en faire dans les domaines de la philosophie ou de l'éducation. S'il en est ainsi c'est que la spécialisation est elle aussi une sorte d'idiotisation: une limitation à un seul idiome, un code hermétique.

Il faut pourtant bien se dire que cette tendance générale à l'infantilisme et à l'idiotisation, tant sur le plan élitaire que sur celui des masses, laquelle nous empêche d'appréhender la situation, et laquelle se manifeste par notre tendance à blâmer autrui, est une tendance voulue par nous tous. L'idiotisation générale, la dite culture de consommation, est une évasion qui

nous permet d'échapper à la responsabilité d'assumer la techno-imagination. Nous préférons nous comporter comme si nous ne connaissions rien des innombrables ouvertures qu'offre notre situation, et à continuer à nous laisser manipuler tout en nous plaignant du manque de liberté et de communication significative, plutôt que d'oser faire face à ces ouvertures en renonçant à nos catégories traditionnelles fournies par nos programmes linéaires.

Si cette description de notre situation est conforme à la réalité, elle peut conduire un observateur naïf au désespoir. Toutes les conditions nécessaires sont réunies pour qu'une transformation des relations humaines permette d'établir une nouvelle forme de société et de donner l'essor à un nouveau type de civilisation. Un dialogue cosmique créateur est possible, qui se traduirait par une telle richesse d'informations que tout ce qui a été produit jusqu'ici dans ce domaine apparaîtrait comme de simples préliminaires. Nous nous trouvons au seuil d'un nouveau plan d'existence sur lequel la vie humaine acquerrait une signification radicalement neuve. La poursuite consciente d'une immortalité par et dans les autres grâce à la production d'informations en coopération avec tous les autres serait le climat de la vie. Et tandis que nous nous trouvons sur un tel seuil, tout ce que nous faisons est de regarder la TV et d'en parler, ou bien de continuer de cogiter selon des catégories qui sont devenues vides de sens sur un plan d'existence périmé, discuter des problèmes comme celui du tiers monde, de la lutte des classes ou de la crise de l'énergie, lesquels appartiennent

au contexte historique en train d'être abandonné. En somme, au moment précis où la naissance d'un homme nouveau est virtuellement imminente, tout ce que nous voyons autour de nous est soit la majorité silencieuse qui consomme, soit une minorité progressiste qui se comporte comme si elle vivait au *xx^e* siècle.

C'est bien sûr une erreur de se laisser aller à un désespoir aussi naïf. Mais il n'est pas plus justifié de se complaire dans un utopisme également naïf, sa contrepartie. Notre situation n'offrira pas d'ouvertures vers autre chose aussi longtemps que notre techno-imagination ne nous permettra pas de les utiliser. Nous ne nous trouverons sur le seuil de l'homme nouveau que lorsque nous oserons le franchir d'un bond. Ou bien: aussi longtemps que nous n'aurons pas maîtrisé les nouveaux codes que nous avons nous-mêmes inventés, les possibilités qu'ils recèlent ne nous seront pas accessibles. Illustrons cela par une métaphore.

Supposons que l'alchimie médiévale ait réussi à construire un laboratoire de chimie moderne avec tout son équipement. Supposons encore qu'il s'y trouve un alchimiste qui veuille s'en servir. Il l'utilisera pour ses formules magiques et non pour les formules chimiques qu'il peut trouver dans ses tiroirs, parce que ces formules sont pour lui indéchiffrables. Les incantations magiques contrasteront avec l'équipement chimique du laboratoire. L'alchimiste vivra une situation de crise. Il sentira que son monde codifié (le laboratoire) n'a pas de sens pour lui, quoiqu'il l'ait édifié lui-même. Son monde restera privé de sens aussi

longtemps qu'il n'aura pas appris le code de la chimie moderne. Ce que l'alchimiste fait, au lieu d'apprendre ce code, est d'y renoncer et de se laisser enivrer par les fumées qui s'échappent à des fioles et des flacons ou de continuer sa recherche de la quintessence, de la fontaine de jouvence, et de la pierre philosophale (consommer ou être progressiste).

La métaphore serait cependant incomplète si le laboratoire ne contenait pas aussi des fonctionnaires qualifiés qui le font opérer, et ne cessent de produire de nouveaux produits chimiques. Sans qu'ils soient capables, par ailleurs, de déchiffrer la moindre formule selon laquelle ils fonctionnent. L'alchimiste les blâmera de fabriquer des produits chimiques au lieu de faire de l'or. Un tel laboratoire exclut à la fois tout utopisme et tout désespoir. Il ne dépend que de l'alchimiste qu'il devienne chimiste. Qu'il ose le bond d'un code vers l'autre.

Notre situation peut déboucher sur deux possibilités extrêmes, comme c'est le cas pour toutes les crises. Elle oscille dans le paramètre de ces extrêmes. L'une d'elle est qu'elle se fige en totalitarisme technocratique, l'autre est qu'elle explose en techno-imagination. Sans doute, ni l'une ni l'autre ne sera complètement réalisée. Si la première devait prévaloir sur la seconde, nous pouvons parfaitement imaginer le futur: tous les hommes deviendront des fonctionnaires, la société sera transformée en appareil, et l'Histoire au sens strict du terme sera terminée. Si la seconde alternative devait prévaloir sur la première, l'avenir est inimaginable. On peut imaginer la technocratie, on ne saurait imaginer la techno-imagination.

Nous sommes tous, tant que nous sommes, voués à la communication, c'est-à-dire au futur. Nous y sommes voués même si nous nous laissons volontairement aliéner par des programmes irradiés par les mass media. Car communiquer est le seul engagement qui nous permette de vivre dans l'isolement et la mort. Mais comment pouvons-nous nous engager à la communication, puisque, ou bien elle nous isole (technocratiquement), ou bien elle nous fait faire face à l'indéchiffrable (techno-imagination)? Comment pouvons-nous nous engager envers un futur, une culture, un monde codifié, s'il est, soit dénué de tout sens, soit effroyable? C'est la situation où nous nous trouvons selon l'analyse ici proposée.

Le but du présent essai était de contribuer à la compréhension de cette situation. On l'aura vu comme une mutation des relations humaines, comme changement de l'accord intervenu entre les hommes sur la signification de la vie. Nous n'avons pas tenté de minimiser le caractère difficile de notre crise. Il n'est pas facile de décider entre l'appareil omniprésent et l'homme nouveau. Entre la semi-conscience du fonctionnaire et l'éveil de la techno-imagination. Entre l'ordre et le progrès et la liberté créatrice. Il n'y a pas de décision facile, parce que bien que l'appareil totalitaire soit une perspective horrible, l'homme nouveau en est une autre. Il est effrayant comme l'est toute chose nouvelle. Partout où il commence à montrer son visage non rasé et ses mauvaises manières terroristes, il est effrayant

parce qu'il ne saurait être humain au sens historique du terme (par exemple, ni chrétien ni marxiste). Il est difficile de choisir entre Eichmann le fonctionnaire et Baeder le nouvel homme. Cette difficulté n'est pas une donnée objective. Il s'agit d'une difficulté qui nous est propre, dans la mesure où nous sommes encore et toujours engagés envers la liberté historique, la dignité de l'action et de la passion humaines. C'est-à-dire dans la mesure où nous sommes encore et toujours de vieux hommes.

Nous nous sommes efforcés dans cet essai de mettre l'accent sur quelques aspects de l'Homme nouveau, en analysant ce que nous avons appelé la « techno-imagination ». Nous avons essayé de montrer les origines et le fonctionnement de cette capacité de penser et d'agir au-delà des concepts. Ces tentatives ont été à la fois insatisfaisantes et incomplètes. Elles ne sont que des esquisses. D'autres viendront pour faire mieux et pour poursuivre l'étude dans des directions peut-être très différentes de celle que nous avons adoptée ici. Mais, ce que nous avons fait, n'est-ce-pas un engagement vers la communication ? Et n'est-ce-pas cela la communication : demander aux autres de nous aider ? ■